

Joe Kent : piège iranien, invasion terrestre américaine et tromperie israélienne

Joe Kent est l'ancien directeur du National Counterterrorism Center, qui a démissionné en mars 2026 en raison de la guerre contre l'Iran. Merci d'aimer, de vous abonner et de partager ! Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Offrez-moi un café : [buymeacoffee.com/gdieseng](https://www.buymeacoffee.com/gdieseng) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour à tous. Nous avons le grand plaisir de recevoir aujourd'hui Joe Kent, ancien directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme, qui a démissionné en mars deux mille vingt-six pour s'opposer à la guerre contre l'Iran. Merci donc de revenir dans l'émission. C'est un grand plaisir. Ma première question est la suivante : avez-vous été surpris par la décision de Washington de réintégrer la guerre contre l'Iran ? Car je pensais qu'avec le protocole d'accord, les États-Unis avaient pu se retirer. Mais quelle stratégie leur voyez-vous cette fois-ci ?

#Joe Kent

Malheureusement, j'ai été déçu. Je pense simplement que, fondamentalement, les Israéliens nous ont mis dans une sacrée impasse. Ils ont très, très bien joué leur jeu. Ils ont compris que cette guerre deviendrait politiquement impopulaire sur le plan intérieur. Et ils ont compris que le président Trump devrait négocier, qu'il chercherait à obtenir davantage de négociations. Donc, ce que les Israéliens ont fait très efficacement, c'est nous rallier, en pratique, à l'idée de tuer le Guide suprême très tôt, en comprenant que cela anéantirait presque toute possibilité d'aboutir à une solution diplomatique, parce que cela provoquerait un effet de ralliement autour du drapeau — et je pense que c'est encore très en dessous de la réalité.

Je pense que si vous attaquez n'importe quel pays, vous allez provoquer un effet de ralliement autour du drapeau. Mais nous n'avons pas tué seulement des dirigeants politiques. Nous avons aussi tué l'ayatollah, qui était une source d'imitation pour des millions de chiites, surtout en Iran, mais aussi en Irak. Nous avons donc mobilisé le peuple iranien autour du drapeau. Et, en réalité, les options dont nous disposons sur le plan diplomatique sont limitées. Et ils savaient que cela frustrerait le président Trump, et que cela le pousserait à escalader. J'espérais que le protocole d'accord nous offrirait cette porte de sortie. Mais malheureusement, très tôt, nous avons vu l'administration Trump

— le président Trump — en quelque sorte céder à certaines pressions internes, venant du lobby israélien et des néoconservateurs.

Et nous avons conclu cet accord parallèle avec le gouvernement libanais. En gros, quand vous lisez le protocole d'accord, vous vous dites : ces deux choses ne peuvent pas coexister dans le même monde. Et les Iraniens ont essentiellement dit : d'accord, eh bien, ça l'annule. En même temps, nous jouions à ce jeu où nous essayions d'escorter des navires, ou de les encourager à ne pas se coordonner avec les Iraniens. Alors que, là encore, c'était prévu dans le protocole d'accord. Les gens peuvent dire que le protocole d'accord est mauvais, mais nous l'avons signé. Alors oui, les Iraniens auraient-ils dû tirer sur des navires ? Non. Mais ils avaient clairement dit qu'ils tireraient sur des navires si nous violions le protocole d'accord. Donc, ce que je vois aujourd'hui, c'est un président extrêmement frustré. Mais malheureusement, cette frustration l'empêche de voir ce qui nous a conduits à conclure ce protocole d'accord au départ.

J'ai été un peu encouragé lorsque le président Trump a justifié le protocole d'accord. Il a dit les choses à voix haute, ce qui est l'une des choses que fait le président Trump. Il a dit : « Écoutez, nous avons dû signer ce protocole d'accord parce que nous nous approchons d'une crise économique. » C'était donc une petite dose de réalité de sa part, qui nous a tous donné un peu d'espoir. Mais nous y voilà. On revient en quelque sorte à l'idée d'utiliser la force militaire. Or, on a déjà vu ce film se dérouler. C'est pour ça que je pense que nous traversons en ce moment une période si dangereuse. Je pense que le président pourrait être convaincu de faire certaines choses, qu'il s'agisse d'envoyer des troupes au sol ou d'une autre forme d'escalade, et cela ne fera que nous enfoncer davantage dans ce borborygme.

#Glenn

Oui, moi aussi, j'étais plutôt optimiste quand je l'ai entendu faire certaines remarques. Dire que, par exemple, les Iraniens ont droit à des missiles balistiques, que les Saoudiens en ont. Enfin, ce sont le genre de choses qu'on s'attend à entendre si l'on veut se retirer de tout ça. C'est pour ça qu'il était regrettable de le voir replonger dans cette guerre. Mais, encore une fois, cela soulève la question : qu'est-ce qui va être fait différemment, cette fois-ci ? Vous avez dit qu'une invasion terrestre pourrait avoir lieu prochainement. Voyez-vous un soutien politique à cela aux États-Unis ? Et s'ils font ça, quelles sont les chances de succès ? Parce qu'il y a beaucoup de choses qui pourraient mal tourner, j' imagine.

#Joe Kent

Le problème que nous avons eu depuis le début de cette guerre, sur le plan strictement militaire, c'est : qu'est-ce que le succès ? Nous n'avons pas obtenu de réponse claire de l'administration. Et si j'étais encore dans l'armée, c'est ce que je demanderais, au final. Nous avons eu ces discussions à l'approche de la guerre de douze jours et de l'opération Midnight Hammer. La question, c'est : quel est exactement notre objectif ? Parce que si vous lancez des opérations militaires sans définir

clairement vos objectifs stratégiques militaires, les critères de réussite, et l'état final à partir duquel nous dirons que les opérations sont terminées, alors c'est comme ça qu'on se retrouve dans ces bourbiers sans fin.

Et c'est une leçon que j'espère vraiment que nous avons tirée de nos expériences pendant la guerre contre le terrorisme, au Vietnam, et ainsi de suite. Mais on en revient à cette question fondamentale. Parce que, vous savez, sans définir clairement cela — ce que le président n'a toujours pas fait — il oscille entre un langage qui ressemble à un appel au changement de régime. Puis, dès que quelqu'un lui dit : « Mais n'est-ce pas un changement de régime ? », il recule immédiatement et répond : « Non, non, nous ne voulons pas de changement de régime. Nous voulons que les Iraniens renoncent à leur programme nucléaire et rouvrent le détroit d'Ormuz. » Ce qui revient, en gros, à tout ramener à la situation d'avant le 28 février, quand la guerre a commencé.

Les Iraniens ont, en gros, dit qu'ils n'allaient pas faire ça. Maintenant, ils disent toujours... ils ne déclarent pas qu'ils vont développer une arme nucléaire. Ils disent simplement qu'ils ne vont pas rendre le contrôle du détroit d'Ormuz. Donc, encore une fois, vous savez, on s'est vraiment tiré une balle dans le pied en tuant l'ayatollah, parce que je pense qu'on a supprimé toute possibilité de négocier. Et je pense que, parce qu'on a lancé deux attaques pendant les négociations, les dirigeants iraniens, aujourd'hui, ne peuvent pas offrir au président Trump une victoire diplomatique.

Alors, maintenant, on en revient à ça : d'accord, on va lancer une incursion terrestre. À quoi ressemblerait-elle ? Et c'est là que ça m'inquiète un peu. Parce que je pense que le Pentagone a dû dire : « D'accord, Monsieur le Président, nous menons une campagne aérienne depuis un bon moment. On est un peu en train de manquer de cibles à bombarder qui seraient vraiment efficaces. Donc, si vous voulez forcer l'ouverture du détroit d'Ormuz, voilà comment nous pourrions le faire militairement. » J'espère qu'ils assortissent ça de réserves, en disant que ce ne serait valable qu'à court terme. Parce que je pense : est-ce qu'on pourrait s'emparer de certaines îles ?

On pourrait. L'armée américaine est très puissante. Mais pourrions-nous tenir sur le long terme ? Si l'on regarde notre capacité à réellement contrôler le terrain de manière efficace, je repense à nos guerres récentes, à l'est et à l'ouest de l'Iran, en Irak et en Afghanistan. Nous avons eu du mal à tenir le terrain. Et là, nous faisons face à des insurgés armés d'engins explosifs improvisés, de lance-roquettes RPG, de mortiers, et cetera. Ils n'étaient pas équipés de missiles balistiques sophistiqués ni de drones. Donc, je pense que notre capacité à réellement obtenir un vrai succès sur le terrain est très limitée.

Je pense qu'on pourrait se retrouver dans une situation où les Iraniens nous laisseraient entrer, nous laisseraient atterrir, nous laisseraient hisser le drapeau et proclamer une grande victoire. Puis ils nous encercleraient, nous harcèleraient et isoleraient notre puissance aérienne de nos forces au sol, avec des missiles balistiques et des drones. Cela créerait, en gros, une situation de prise d'otages. Ou alors, dès notre arrivée, ils commenceraient à diriger leurs tirs. On l'a vu lors de l'attaque qu'ils viennent de mener en Jordanie avec des missiles balistiques, le week-end dernier, et qui nous a

tragiquement coûté trois soldats américains. On a vu qu'ils peuvent effectivement diriger leurs tirs de manière assez efficace et précise, avec des systèmes de missiles très puissants, depuis une distance importante. Je veux dire, la Jordanie est quand même assez loin de l'Iran.

Cela devrait donc nous inciter à la prudence avant de déployer nos forces navales trop près des côtes iraniennes en ce moment. Mais il faudrait justement les approcher des côtes iraniennes pour pouvoir envoyer des troupes au sol. Je crains que, parce que le président est frustré par les limites de la puissance aérienne, il ne demande maintenant : « Bon, quelles autres options avez-vous ? » Or le rôle du Pentagone, le rôle du CENTCOM, c'est de fournir ces options au président. Je crains donc qu'on lui présente une liste de différentes options, avec des endroits qu'il pourrait prendre. Et que, par frustration, le président dise : « Rien d'autre n'a marché. Essayons ça. » J'espère que cela n'arrivera pas. Mais c'est vers cela que les choses semblent se diriger.

#Glenn

Et puis, on a un peu réagi à cette tendance qui consiste à toujours mesurer le succès en fonction des morts et des destructions infligées à l'adversaire. Parce que, encore une fois, dans quel but ? Je me dis souvent que, si les Iraniens y voient une menace existentielle, ils seront prêts à en supporter le coût. Et puis, si leurs capacités ne dépendent pas d'une grande force aérienne ou navale opérationnelle, alors, vous savez, s'il s'agit de drones, peu importe ce qui est détruit s'ils peuvent continuer à se battre. Mais je comprends votre argument sur la difficulté à tenir ces îles si l'Amérique les prend. Oui, je ne vois pas comment l'approvisionnement et le soutien ne seraient pas très compliqués. Mais est-ce que cela suffirait à rouvrir le détroit d'Ormuz ? Parce que les Iraniens ont-ils besoin de tenir les îles pour pouvoir fermer les détroits ?

#Joe Kent

Non, ils ne le font pas. Et c'est ça qui est tellement frustrant. Je veux dire, n'importe qui avec une carte peut voir à quel point ce goulet d'étranglement est étroit, là. Donc les Iraniens n'ont pas besoin de ces îles. Ils n'ont pas besoin de ce soutien logistique. Il leur suffit, en gros, de pouvoir poser des mines, ou tirer des missiles balistiques et lancer des drones dans cette voie navigable très étroite, où ils contrôlent en fait une bonne partie du terrain. Et c'est un terrain en hauteur, ce qui aggrave encore les choses. Mais même dans ce cas, même si nous avançons jusqu'au littoral et prenons, vous savez, tout ce qui entoure essentiellement le détroit d'Ormuz, pour l'occuper, les Iraniens ont montré, avec leurs missiles balistiques et leurs drones, qu'ils pourraient toujours frapper des navires n'importe où dans le détroit d'Ormuz. Alors, est-ce qu'on pourrait leur interdire cet espace aérien pendant un certain temps ?

On pourrait probablement le faire. Je n'en suis pas sûr à cent pour cent, mais peut-être qu'on le pourrait. Disons simplement qu'on le pourrait. On ne peut pas le faire indéfiniment. Enfin, c'est l'arrière-cour de l'Iran. Ils contrôlent les voies navigables. Je pense qu'on refuse tout simplement de l'accepter, parce que c'est tellement frustrant, cette voie maritime... Et on ne reviendra pas au même

statut sans être prêts à sacrifier quelque chose. Je ne pense pas que le président Trump ait encore compris ça. Il pense donc toujours qu'il peut prendre un outil militaire, en assénant des coups aux Iraniens, et qu'ils diront : « D'accord, très bien, on capitule. On reviendra à la situation d'avant le vingt-huit février dans le détroit d'Ormuz. » Il n'a tout simplement pas accepté que ce ne sera pas le cas du tout. Cela dit, je pense qu'il a d'autres options. On peut en parler. Je pense que c'est assez simple.

Si nous cessons d'être les agresseurs dans le détroit d'Ormuz, je ne pense pas que les Iraniens aient envie, à l'avenir, de faire payer un droit de passage à tout le monde, ou quoi que ce soit de ce genre. Mais Trump refuse. Il est enfermé dans cette logique où il refuse de partir sans un bout de papier, une déclaration, quelque chose qui lui permette de dire : les Iraniens ont signé ça et ils m'ont donné une victoire. Ou alors, il veut une victoire militaire totale. Et je ne pense tout simplement pas qu'il y ait, à l'heure actuelle, une manière concevable pour lui d'obtenir l'un ou l'autre. Mais il refuse de simplement, disons, quitter la table. Il est tombé dans ce qu'on pourrait appeler le sophisme du joueur, le biais des coûts irrécupérables. Il est tout simplement incapable de renoncer. Et c'est pour ça, c'est pour ça que je crains vraiment qu'il continue à faire monter les enchères, parce qu'à ses yeux, pour l'instant, l'armée est son seul outil.

#Glenn

Eh bien, sur cette escalade, comment l'interprétez-vous ? Parce qu'il semble que la guerre soit moins intense que lors des deux premiers épisodes. Mais, d'un autre côté, on dirait que davantage d'acteurs sont entraînés, surtout le Yémen. Et il semble aussi que les cibles qu'ils sont prêts à viser deviennent plus sensibles. Je pense aux installations énergétiques, aux usines de dessalement... Je ne sais pas, mais soudain, l'avenir du Koweït commence à paraître potentiellement problématique. Où voyez-vous cette escalade nous mener, concrètement ? Parce que je pense qu'il pourrait y avoir un problème : l'illusion, ou l'auto-illusion, de maîtriser l'escalade, comme vous l'avez suggéré. La capacité, par exemple, de revenir à l'ancien statu quo, avec simplement le détroit d'Ormuz ouvert. Ce n'est pas possible. Alors, qu'est-ce qui pourrait mal tourner, ici ?

#Joe Kent

Il y a tellement de choses qui pourraient mal tourner. Je pense que les Iraniens ont, pendant un temps, suivi une escalade assez délibérée, par paliers. Mais à mesure que nous avons escaladé et commencé à frapper des infrastructures civiles, je pense que les Iraniens ont, dans une certaine mesure, retiré les gants. Et je pense qu'ils profitent maintenant de cette période... Ce n'est pas simplement du donnant-donnant avec les Iraniens. Je les vois mettre en œuvre une stratégie assez délibérée. Comme vous l'avez dit, ils ciblent le Koweït. Ils essaient, en gros, de pousser nos bases hors de la région, ce que je pense que nous devrions simplement accepter, parce que nos bases se sont révélées être un handicap stratégique, et non un atout. Mais plus longtemps nous essayons de nous y accrocher, plus nous offrons aux Iraniens des cibles à frapper.

Mais je pense qu'à court et moyen terme, les Iraniens se disent : bon, si on va utiliser nos missiles balistiques et nos drones, essayons de frapper durement ces bases. Au cours des dernières vingt-quatre heures, les Iraniens ont en substance dit aux États du Golfe : si vos hôtels ou d'autres lieux hébergent des troupes américaines, ils seront eux aussi des cibles légitimes. Donc, leur objectif, ce n'est clairement pas seulement de tuer des Américains. C'en est certainement une conséquence. Mais leur but est de chasser les troupes américaines de toutes ces différentes bases du Golfe, situées le long de la frontière avec l'Iran, afin de leur donner davantage de profondeur stratégique pour, en gros, sécuriser leurs propres frontières.

Je vois donc les Iraniens comme suivant ici une stratégie assez pragmatique. Leur stratégie a beaucoup de sens. La nôtre, en revanche, en a beaucoup moins. En gros, on jette de l'huile sur le feu en disant : maintenant, on va s'en prendre à leurs infrastructures pétrolières. Maintenant, on va s'en prendre à leurs usines de dessalement. Maintenant, on va s'en prendre à leurs ponts. Au bout du compte, c'est la frustration de Trump. Il a bombardé toutes les cibles militaires, et le régime n'a pas bronché. Alors maintenant, il dit : d'accord, je vais infliger encore plus de souffrances. Ce qu'il n'a pas compris, à mon avis, c'est qu'il n'y a aucune souffrance que les Iraniens ne soient pas prêts à endurer.

À aucun moment, ils ne vont se dire : « Oh, vous avez frappé nos infrastructures pétrolières au Khouzistan, donc maintenant on va abandonner. » Ça n'arrivera tout simplement pas. Pendant ce temps, alors que les Iraniens ripostent, ils nous font perdre une grande partie de notre territoire stratégique. Et cela aura un effet sur les pays du Golfe. Les pays du Golfe vont devoir commencer, progressivement, à s'éloigner de nous. On a vu les Saoudiens dire : « D'accord, l'Amérique, vous avez déjà prouvé que vos garanties de sécurité ne valent pas grand-chose. Maintenant, nous voulons cet accord nucléaire. Nous voulons pouvoir avoir notre propre programme nucléaire. » Donc ce conflit, qu'on le réalise ou non, est en train de remodeler non seulement l'organisation des rapports de force dans le Golfe, mais il affecte aussi notre statut sur la scène internationale.

Sans parler, comme vous l'avez dit, de ce qui se passe en ce moment au Yémen. Jusqu'ici, les Houthis étaient restés en quelque sorte à l'écart de cette guerre. Et puis, tout récemment, ils ont tiré sur, je crois, deux navires saoudiens. Ils en ont fait rebrousser chemin à beaucoup d'autres. Donc, cela va pratiquement fermer le détroit d'Ormuz, parce que l'une des soupapes de sécurité dont nous disposons, pour ainsi dire, c'était cet oléoduc est-ouest qui débouche dans le port de Yanbu, sur la mer Rouge. Il permettait aux Saoudiens d'acheminer une partie de leur pétrole et de leur gaz en contournant le détroit d'Ormuz.

Eh bien, les Houthis viennent de dire échec et mat sur ce point. Et les gens devraient se rappeler qu'en deux mille vingt-cinq, quand nous avons concentré toute notre puissance de combat sur les Houthis dans le but de les briser, nous n'y sommes pas parvenus. Et là encore, c'est simplement parce que nous n'avions pas mesuré leur détermination. Mais nous n'avions pas non plus mesuré le terrain. Nous n'avions pas réalisé à quel point le Yémen est montagneux, ni à quel point leur programme de missiles balistiques et de drones est avancé. Nous n'avions pas vraiment compris à

quel point cette zone est resserrée. Il ne faut pas beaucoup de technologies sophistiquées pour se cacher dans ces montagnes et être capable de tirer efficacement sur la mer Rouge. C'est simplement... c'est la géographie.

Et aucun de ces facteurs n'a changé. Mais maintenant, nous sommes aussi engagés dans un combat dans le détroit d'Ormuz. Donc, on parle désormais de quelque part entre vingt-cinq et trente pour cent des flux pétroliers mondiaux qui sont entravés à l'heure actuelle. Les Houthis et les Iraniens comprennent donc maintenant que le temps joue à cent pour cent en leur faveur. Plus ils peuvent nous infliger de souffrances économiques, plus ils peuvent obtenir de gains sur le terrain en nous repoussant de leurs bases, et plus Trump subit de pression sur le plan intérieur. Et cela me ramène, une fois encore, à ma vive inquiétude : Trump pourrait faire quelque chose de très, très radical, de très irrationnel, très bientôt.

#Glenn

Eh bien, à propos des pertes, parce que les Iraniens frappent assez durement ces bases américaines, dont vous avez dit qu'ils aimeraient se débarrasser. Et encore une fois, si j'étais Iranien, ce serait probablement aussi tout en haut de mes priorités : faire disparaître des bases hostiles. Mais corrigez-moi si je me trompe. J'ai eu l'impression que, durant les deux premiers tours de cette guerre, les Iraniens seraient un peu prudents quant au fait d'infliger des pertes militaires aux Américains, parce que cela pourrait compromettre, disons, toute porte de sortie ou tout règlement politique permettant de revenir en arrière. Mais si leur confiance dans une solution politique — ou dans la diplomatie en général — est en train de disparaître, pensez-vous qu'ils soient désormais prêts à frapper plus durement les troupes américaines ? Là encore, je sais qu'il y aurait une part de spéculation, mais comment voyez-vous les choses ?

#Joe Kent

Je pense que, dans les premières phases de la guerre, les courants les plus modérés du régime iranien, quelle que soit la manière dont on veut les définir, avaient encore davantage voix au chapitre. Ils ont pu davantage orienter la stratégie iranienne. Et cela tenait en grande partie, je pense, au caractère très chaotique des premiers temps des combats. Nous avons tué l'ayatollah très tôt, mais il y a ensuite eu une période de deuil. Puis il y a eu la réaction iranienne et irakienne, d'ailleurs, la réaction du monde, la réaction libanaise, la réaction des chiites dans le monde entier aux funérailles de l'ayatollah, ainsi que le meurtre tragique de jeunes écolières civiles en Iran.

Les Iraniens, aujourd'hui, je pense, jouent clairement le tout pour le tout. Ils sont prêts à infliger beaucoup plus de pertes aux Américains. Je pense qu'ils comprennent aussi que, s'ils peuvent infliger des pertes américaines, davantage de gens, ici aux États-Unis, se retourneront contre la guerre. Or, j'ai peur que, oui, davantage de gens se retournent contre la guerre aux États-Unis. Mais plus nous perdons d'Américains, plus cela nous enferme dans cette dette de sang, où nous nous disons que nous ne pouvons plus partir maintenant, parce que nous avons subi des pertes. Nous

devons venger nos morts. C'est donc un problème. Mais je ne pense pas que les Iraniens s'en préoccupent forcément. Je pense qu'ils se disent que les Américains nous ont frappés très, très durement.

Et il ne s'agit pas seulement de fierté nationale, ni seulement de vengeance, mais aussi de dissuasion pour l'avenir. Nous devons leur porter un coup qui leur fasse comprendre qu'ils ne peuvent pas simplement venir ici, tuer nos civils et tuer nos dirigeants. Parce que si nous ne le faisons pas, ils continueront à nous le faire. Et il y a une certaine logique à cela. Donc, les Iraniens ripostent très, très durement en ce moment. Et je pense qu'au début, ils ont simplement frappé les bases à l'intérieur du Golfe. Mais je pense qu'ils veulent forcer tous les différents pays du Golfe, là-bas, à venir nous voir discrètement et à dire : « Hé, faites partir vos gars d'ici. Cette relation n'en vaut plus la peine. »

Appelez-nous peut-être quand les choses se seront calmées. C'est, à mon avis, le résultat que les Iraniens cherchent à obtenir en ce moment. Et je pense que tous ces différents États du Golfe sont dans une situation difficile, parce qu'ils se sont énormément appuyés sur nous au fil des ans. Puis, une fois que la guerre a commencé, nous avons prouvé que nous étions plutôt peu fiables. Ils veulent toujours avoir — du moins leurs dirigeants veulent toujours avoir — une relation avec nous. Mais pour ce qui est de leur propre opinion publique... Regardez le Koweït. Il y a beaucoup de chiïtes au Koweït, et beaucoup de ces chiïtes ont de la famille juste de l'autre côté du Chatt-el-Arab, au Khouzestan. Beaucoup ont des membres de leur famille persans et arabo-iraniens. C'est la même chose à Bahreïn. La seule raison pour laquelle le gouvernement bahreïni n'a pas été renversé pendant le Printemps arabe, c'est que les Saoudiens ont traversé la chaussée. Et puis il y a aussi l'Irak.

C'en est un autre exemple : l'Irak fait littéralement la navette diplomatique entre Washington et Téhéran. Donc, tous ces différents pays, en ce moment, je pense qu'ils sont assis sur des barils de poudre sur le plan intérieur, à cause de ce qui s'est passé. Mais en plus, les Iraniens font pratiquement chaque nuit en sorte que leur relation avec nous ne vaille tout simplement plus vraiment le coup, d'un point de vue pragmatique. Et je pense qu'il va falloir être réalistes et probablement leur laisser un peu de marge, en disant : d'accord, très bien, nous n'aurons pas nos hommes, vous savez, nos bases et nos troupes dans vos pays, pour votre propre survie. Mais si on leur met la pression et qu'on leur dit : non, vous devez vous tenir à nos côtés, vous devez faire partie de cette coalition très visible, vous savez, très bruyante contre les Iraniens, je pense que la situation va atteindre un point d'ébullition vraiment, vraiment vite.

#Glenn

Bien. Mais est-ce que vous avez l'impression que... enfin, Trump a évidemment changé de position, mais je me demandais pourquoi. Parce que lorsqu'il est de nouveau devenu président, il semblait, du moins à mes yeux, vouloir sincèrement mettre fin à toutes ces guerres. Et là encore, il y avait une logique forte derrière cela. C'est pourquoi je pensais que sa position correspondait exactement à ce

dont les États-Unis avaient besoin. Toutes ces guerres étirent trop les États-Unis, elles les épuisent. Et puis, toutes ces puissances eurasiatiques — les Russes, les Chinois, les Iraniens — ont soudain un objectif commun : faire contrepoids collectivement aux États-Unis. Cela semblait être une stratégie globale pour s'adapter à cette nouvelle répartition des puissances.

Il serait logique que les États-Unis prennent un peu de recul et permettent à ces géants eurasiens de commencer à s'équilibrer entre eux, au lieu de compter sur les États-Unis. Cela donnerait aux États-Unis le temps de restaurer leur puissance économique, ainsi que leur stabilité sociale et politique. En somme, ce serait une approche plus durable de la région. Mais c'était essentiellement l'impression que j'avais de ce que Trump disait : mettons fin à ces guerres sans fin. Elles compromettent notre sécurité et elles nous coûtent les yeux de la tête. Or, c'est tellement différent de ce qu'il dit aujourd'hui. Est-ce que tout a changé avec l'invasion de l'Iran ? Ou comment voyez-vous les choses ?

#Joe Kent

C'est précisément la question que nous allons, je pense, continuer à nous poser pendant un bon moment, parce que je suis d'accord avec vous. Je veux dire, le président Trump, même durant son premier mandat, même si tout n'était pas parfait et qu'il n'obtenait pas gain de cause à chaque fois, prenait des mesures pour essayer de nous sortir de ces guerres. Lorsqu'on a tenté de nous entraîner vers une escalade, vers une guerre avec l'Iran, il a rééquilibré les choses. Il a mené des frappes militaires ciblées, comme lorsqu'il a tué Soleimani, mais ensuite, il a fait marche arrière. Donc, pour moi, c'est une raison majeure pour laquelle j'ai été honorée d'être nommée au poste que j'occupais.

J'ai soutenu le président Trump, pratiquement depuis le moment où ma défunte épouse a été tuée en Syrie, jusqu'à il y a seulement quelques mois. Parce que je pensais que le président Trump voyait les choses avec une perspective réaliste et qu'il faisait ce qu'il fallait pour notre pays. Mais aussi, plus fondamentalement, je pensais que le président Trump, en tant qu'homme politique, comprenait que si vous commenciez à vous mêler du Moyen-Orient, cela engloutirait toute votre présidence. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Quant à savoir pourquoi cela a changé, honnêtement, je ne sais vraiment pas. J'ai du mal à comprendre, et j'hésite : est-ce qu'il s'est fait piéger ? Est-ce qu'on l'a trompé ? Il y a clairement eu beaucoup de choses de ce genre dans la période qui a précédé cette guerre.

On lui disait, vous savez, ses conseillers lui disaient : « Hé, l'Iran est un tigre de papier. Ils ne nous ont pas vraiment frappés. Ils ne nous ont pas frappés du tout pendant la guerre des douze jours. Regardez leur réponse à Midnight Hammer. Tous ces gars ne font que parler. Toute votre communauté du renseignement a tort. Regardez ce que vous avez fait au Venezuela. Il y a des manifestants dans les rues. » C'est clairement ce que les Israéliens lui disaient. Pendant ce temps, le reste de, je dirais, la communauté du renseignement, le département de la Guerre, nous disions tous : « Hé, regardez, on a évité le pire pendant la guerre des douze jours. Toutes ces capacités qui nous inquiétaient, elles sont toujours là. Le détroit d'Ormuz est toujours là où il est. Regardez simplement la carte. »

S'ils avaient voulu y mettre fin, ils auraient pu. Donc il y a de bonnes chances qu'il n'ait tout simplement pas écouté, et qu'ils aient flatté son ego, tout ça. J'ai quand même du mal à y croire complètement. Et puis, dès qu'il a vu — début mars, dès qu'il a vu que cette guerre ne se passait pas bien — qu'il ne fasse pas un virage à cent quatre-vingts degrés très trumpien... Le président Trump peut changer d'avis et vous convaincre que c'était son plan depuis le début. C'est l'un de ses talents politiques. Donc, vous savez, il m'a fallu deux semaines après le début de la guerre pour démissionner, parce que je pensais que, dès la première semaine, quand il verrait à quel point il avait peu d'options, il allait renverser la table et dire simplement : « Oui, non, en fait, c'était l'idée de quelqu'un d'autre, pas la mienne. »

Et on serait, en quelque sorte, sortis de cette affaire. Il y aurait eu des dégâts, c'est certain. Mais nous ne serions pas encore dans ce borbier. Vous savez, il y a toujours le lobby pro-israélien. Je veux dire, ils ont donné beaucoup d'argent au président Trump. Il est entouré de nombreuses personnes très favorables à Israël. Il a aussi des relations avec des gens du gouvernement israélien, auxquels, selon moi, nous avons donné beaucoup trop d'accès. Donc, je ne connais pas toute la réponse. Je pense que la réponse se situe quelque part entre les deux. C'est comme la confluence mortelle de l'ego du président Trump, des gens qui l'entourent, de la classe des donateurs, et maintenant, il est pris dans ce piège. Je pense donc que c'est une question que nous allons débattre et étudier pendant encore longtemps.

#Glenn

Oui, l'influence israélienne sur les États-Unis est évidemment très profonde. Mais il semble qu'il y ait aujourd'hui une division intéressante aux États-Unis. Il y a toujours eu, semble-t-il, un consensus selon lequel les États-Unis et Israël devaient être inséparables. Mais maintenant, on voit certaines personnes redoubler d'efforts pour approfondir le partenariat entre les États-Unis et Israël. D'un autre côté, on voit désormais davantage d'opposition à Israël que je n'en ai vu, du moins, au cours de ma vie. Est-ce que cette division a, selon vous, un impact sur l'administration Trump, d'une manière ou d'une autre ? Parce que j'ai l'impression que Vance penche un peu vers l'idée que « l'Amérique d'abord » devrait vouloir dire : pas Israël. Alors que Lindsey Graham et les autres voudraient évidemment mettre Israël en premier. Ils semblent penser que mettre Israël en premier, c'est la même chose que « l'Amérique d'abord ».

#Joe Kent

Je pense que Trump lui-même ne s'en inquiète pas autant, parce qu'il n'a plus à se représenter. Et puis, Trump a toujours dans la tête que MAGA et « America First », c'est ce qu'il décide que c'est. Mais ceux qui doivent se préoccuper de leur avenir politique, évidemment le vice-président, et sans doute tous les autres membres de ce cabinet, mais surtout Marco Rubio... ce sera le combat de deux mille vingt-huit, à cent pour cent. Probablement aussi du côté démocrate. L'élection de deux mille vingt-huit est ouverte, donc les démocrates auront une primaire disputée. Nous aurons une primaire

disputée du côté républicain. Et je pense que cette question sera vraiment au premier plan. Je pense que le vice-président Vance est dans une situation très difficile. Son nom est associé à ce ticket, donc il doit soutenir le président qu'il sert.

Il ne peut pas simplement démissionner, comme peuvent le faire les autres membres du cabinet. Il a donc dû marcher sur une ligne de crête. Chaque fois qu'il en a eu l'occasion, je pense qu'il a fait remarquer avec tact en quoi les Israéliens, et notre relation avec eux, nous ont égarés dans ce conflit. Je pense donc qu'on l'entendra davantage sur ce sujet, surtout après les élections de mi-mandat et à mesure que la campagne de 2028 va vraiment s'intensifier. Mais de l'autre côté, vous avez l'aile Marco Rubio-Ratcliffe du Parti républicain, les républicains de l'establishment, qui veulent désormais se présenter comme cette nouvelle version du MAGA que Trump essaie de promouvoir depuis dix-huit mois. Donc, ça va être une sacrée bataille. Je ne pense pas que les chiffres soient de leur côté. Chez les jeunes électeurs, ils ne sont pas du côté d'Israël.

Donc, Israël a beaucoup d'influence en ce moment. Et peut-être que ce sera encore le cas lors des deux prochains cycles électoraux, parce qu'ils peuvent injecter beaucoup d'argent dans les élections. Et malheureusement, le système américain permet à l'argent d'influencer les élections. Je ne suis pas d'accord avec ça, mais c'est comme ça. C'est le système. Mais je pense que cette influence a une date d'expiration, et qu'elle approche très, très vite. Donc, si j'étais Israélien, vous savez, sous Benjamin Netanyahu, je m'inquiéteraient pour l'avenir. Je m'inquiéteraient de notre relation à long terme avec l'Amérique. Parce qu'aujourd'hui, que ce soit un démocrate ou un républicain, il y a de fortes chances que la prochaine personne à occuper la Maison-Blanche ne soit pas, même de loin, aussi pro-Israël que le président Trump.

Je veux dire, l'autre jour encore, malheureusement, la section 219 de la NDAA n'a pas été retirée. La NDAA a été adoptée par la Chambre des représentants. Elle va probablement — j'espère que non — être aussi adoptée par le Sénat. Mais l'autre jour, Massey a présenté un texte appelant, en gros, à couper toute aide étrangère à Israël. Le texte a échoué, mais 103 démocrates et un républicain, Massey, ont voté pour retirer les financements à Israël. Ça fait 104 représentants. Il y a cinq ou six ans, il y en aurait eu deux ou trois, peut-être, à voter pour ça. Donc les chiffres évoluent, en quelque sorte, en s'éloignant du lobby israélien. Ça me donne un peu d'espoir. À court terme, ça nous met dans une situation difficile, parce qu'ils ont encore beaucoup d'influence.

#Glenn

Voyez-vous, si j'étais Israélien, je penserais que, oui, au cours des dernières décennies, nous n'aurions eu à faire aucune concession. Nous aurions pu, en substance, dicter l'issue que nous voulions dans toutes les régions du Moyen-Orient. Parce que, encore une fois, l'unique superpuissance mondiale, toute-puissante, se tient derrière nous, et nous pourrions faire tout ce que nous voulons. Mais étant donné que les États-Unis ne disposent plus de cette même position, en termes de capacités, mais aussi, comme vous le suggérez, d'intention ou de disposition à soutenir Israël dans tout ce qu'il fait, cette position semble elle aussi, eh bien, s'effriter.

Donc, face à tous ces changements dans les intentions et les capacités des États-Unis, on pourrait penser qu'Israël chercherait à ouvrir des voies diplomatiques avec ses voisins et à s'adapter à cette nouvelle réalité. Mais ils semblent prendre le chemin inverse. Autrement dit, éliminer l'Iran et viser une victoire totale. Mais c'est une stratégie du tout ou rien très dangereuse, me semble-t-il. Alors, étant donné à quel point ils sont déterminés à neutraliser l'Iran, pourquoi Israël ne mène-t-il pas cette guerre lui aussi, maintenant ? Les États-Unis sont pleinement de retour dans la guerre, mais les Israéliens semblent rester sur la touche. Je pensais que c'étaient eux qui voulaient cette guerre. Pensez-vous qu'ils vont la rejoindre prochainement ?

#Joe Kent

Pas de manière significative. Je veux dire, ça a toujours été le calcul israélien. Ils nous ont amenés à nous en prendre, en pratique, à la plupart des régimes qui les menaçaient, et à les renverser après le 11 septembre. C'était leur plan, et la théorie de la « rupture nette » qu'ils avaient exposée en 1996. Et nous l'avons exécuté presque à la lettre, jusqu'à l'Iran. Or, l'Iran, c'était le pays pour lequel ils avaient toujours le plus besoin d'aide. Écoutez, les Israéliens... chaque fois que j'ai parlé avec les services de renseignement israéliens, ils avaient toujours une évaluation très lucide d'Israël... pardon, de l'Iran. Ils comprenaient à quel point le pays était vaste, à quel point le défi était difficile, et les progrès qu'ils ont réalisés dans leurs technologies militaires.

C'est pour ça qu'ils avaient besoin de notre aide. Et c'est pour ça que, fondamentalement, tout ce que vous avez entendu les Israéliens dire avant la guerre pour nous y entraîner, ça faisait partie d'un argumentaire de vente. Je veux dire, les Israéliens n'ont jamais été particulièrement préoccupés par le programme nucléaire iranien. Ils savaient que c'était l'hameçon auquel nous mordrions, vous savez, ce qui aiderait à nous vendre la guerre. Et donc, les Israéliens nous ont exactement là où ils le voulaient. C'est pour ça qu'ils ont très bien joué leur coup. Ils nous ont fait approuver immédiatement l'assassinat du Guide suprême, de manière à ce qu'on ne puisse pas négocier avec les Iraniens, nous enfermant dans cette querelle.

Et maintenant, ils ont le président Trump exactement là où ils le voulaient. Il veut obtenir un accord diplomatique, comme on l'a dit. Ça n'arrivera pas. Alors maintenant, il cherche simplement une solution militaire. En gros, tant qu'ils peuvent pousser Trump à continuer l'escalade et obtenir une forme de décapitation du régime — ce qu'ils ont déjà obtenu dans une certaine mesure — ils y gagnent. Mais chaque fois que j'examinais ce scénario, avant la guerre, avec mes homologues israéliens, je disais : « Si on tue le Guide suprême, ce sera le chaos. Ceux qui viendront après lui seront probablement encore plus durs et plus radicaux. » Les Israéliens le comprenaient parfaitement.

Toute leur théorie — et c'est ce qu'ils font à Gaza, ce qu'ils font au Liban, ce qu'ils ont fait à plusieurs reprises ailleurs — c'est qu'ils veulent tondre la pelouse. Ils veulent simplement continuer à tuer des dirigeants jusqu'à obtenir soit un chaos total, sur lequel ils gardent un certain degré de

contrôle, qui ne soit jamais assez intense pour les frapper, soit, vous savez, ils pensent qu'à force de les tuer, ils finiront par s'affaiblir. Mais ils ont besoin que nous les suivions pour faire ça en Iran, parce qu'ils n'ont pas les capacités militaires pour le faire. Et c'est pour ça que je pense que, rien que la semaine dernière, on a vu — je crois que c'était Smotrich — déclarer en substance : « Non, nous n'allons pas retourner dans la guerre. »

En gros, nous sommes plutôt satisfaits de la situation actuelle. Oui, parce que ce sont les Américains qui se battent et qui meurent, et Trump est enfermé dans un scénario où, au fond, il voit la solution militaire comme sa seule issue. Donc, du point de vue israélien, je pense que c'est juste. Du genre : détendez-vous. Préoccupez-vous du Liban, parce que l'Amérique ne va pas faire grand-chose contre le Hezbollah au Liban. Alors, consolidez vos gains au Liban. Repoussez surtout les limites. Continuez à avancer, vous savez, au nord du fleuve Litani, parce que l'Amérique est désormais empêtrée avec l'Iran.

Peut-être s'impliquer en Syrie, ce qu'ils semblent aussi sur le point de faire. Continuer à exercer une pression agressive contre les Turcs, pendant que l'Amérique s'occupe du gros morceau, du grand affrontement, vous savez, contre l'Iran. Donc, encore une fois, ça devrait être un nouveau moment de clarification pour nous. On s'est retrouvés dans cette guerre à cause des Israéliens, et maintenant les Israéliens disent ouvertement : « Non, la situation actuelle nous convient. Nous n'avons aucune envie d'y participer. » Alors, vous savez, tant qu'on ne pourra pas voir les Israéliens tels qu'ils sont, on continuera à se retrouver dans ce genre de situation.

#Glenn

Vous avez évoqué le fait de tondre l'herbe, ou simplement d'essayer d'affaiblir des rivaux stratégiques. Et bien sûr, les Israéliens l'ont fait assez efficacement avec les Palestiniens, la Syrie, le Liban, la plupart de leurs voisins. Mais il semble qu'il y ait désormais une cible différente : la Turquie. Cela m'intéresse, non seulement parce que c'est un pays si vaste et, je dirais, puissant, mais aussi parce que c'est un État membre de l'OTAN. Pourquoi pensez-vous que la Turquie soit désormais considérée par beaucoup, comme Naftali Bennett, comme un défi potentiellement plus important pour Israël à l'avenir, davantage même que l'Iran ?

#Joe Kent

Je pense que, fondamentalement, les responsables politiques israéliens ont vraiment besoin d'avoir un pays étranger à prendre pour cible, afin de rallier les gens à leur cause, quelle qu'elle soit. Je pense que c'est un problème fondamental des Israéliens, dans la manière dont fonctionne leur gouvernement. Mais au bout du compte, je pense que la Turquie est l'une des plus grandes puissances de la région, au Moyen-Orient. C'est aussi un pays d'une très grande importance géographique, ce qui explique qu'elle soit dans l'OTAN. Elle dispose d'une armée très importante et très puissante, d'un service de renseignement très efficace, et elle représente une menace directe pour la position d'Israël comme, vous savez, puissance dominante ou hégémon au Moyen-Orient.

Je pense que, fondamentalement, ça les met sur une trajectoire de collision. Au début, à l'intérieur de la Syrie, ils étaient globalement alignés. Ils voulaient qu'Assad parte. Les Israéliens voulaient qu'Assad parte parce qu'il était proche du Hezbollah et de l'Iran, et que c'était toute la ligne d'approvisionnement du Hezbollah. Et les Turcs voulaient aussi son départ, parce qu'ils voulaient pouvoir exercer davantage de contrôle à l'intérieur de la Syrie. Il y a donc eu un moment où ils étaient alignés. Mais aujourd'hui, leur point de friction redevient la question de savoir qui contrôle la Syrie. Et je pense que les Israéliens veulent continuer à étendre leur influence. Ils veulent un contrôle total au-delà du plateau du Golan. Ils veulent, en gros, faire de la Syrie leur petit État vassal. La très grande majorité de la Syrie est sunnite.

Je pense qu'ils aimeraient utiliser bon nombre des contemporains de Charaa, en gros comme intermédiaires contre le Hezbollah, mais aussi contre toutes les autres factions pro-iraniennes présentes sur le terrain. Et puis les Turcs, je pense, ont une vision très différente. Je pense qu'ils veulent continuer à faire de la Syrie leur zone d'influence. Ils veulent davantage d'accès à la Méditerranée. Ils veulent accéder aux oléoducs. Donc, je pense simplement qu'ils se dirigent vers une confrontation. Il y a aussi beaucoup de facteurs différents. Maintenant, on voit les Israéliens tendre la main. Les Israéliens ont eux aussi une communauté druze en Israël. Elle a toujours été proche de la communauté druze en Syrie. Donc, c'est un facteur.

Mais il y a aussi les Kurdes. Les Kurdes, qui constituent une force combattante très efficace, sont en guerre — enfin, différentes factions kurdes le sont. Quoi qu'il en soit, les Kurdes ne forment absolument pas un bloc homogène. Mais aujourd'hui, on voit les Israéliens parler beaucoup plus des Kurdes et de la manière dont les Turcs les traitent. J'espère donc que, dans ce cas, les factions kurdes ne mordront pas à l'hameçon et ne se laisseront pas trop entraîner par les Israéliens. Mais là encore, je pense que c'est un autre point de friction. Je pense que Shara, même si je ne l'apprécie pas du tout et que je considère que nous avons fait une énorme erreur en le mettant aux commandes et en le reconnaissant, est désormais là. Il se trouve dans une position très difficile, parce qu'il est pris entre ces deux puissances qui veulent l'entraîner dans des directions différentes.

Il a été porté au pouvoir par une faction djihadiste sunnite très radicale, qui ne va pas accepter facilement qu'il s'allie et se rapproche trop d'Israël. Mais en même temps, je pense qu'il a probablement certaines factions qui disent : oui, on pourrait faire la guerre au Hezbollah. On pourrait s'en prendre à tous nos différents groupes minoritaires. Et alors, qu'en pensent les Turcs ? Donc, Shara lui-même est aussi dans une situation très difficile. C'est encore un cas où, plus on examine tous les acteurs et les différentes factions présentes, toutes sont sur l'échiquier. Il n'y a aucun avantage à ce que l'Amérique s'implique là-dedans. Et pourtant, nous continuons à nous y insérer, en plein milieu.

#Glenn

Oui, je voulais vous demander dans quelle mesure vous pensez que la situation est stable. Parce que je fais le même constat : toute la coalition post... non, pardon, anti-Assad, je veux dire, ce qui a mis les États-Unis, Israël, la Turquie, tout le monde essentiellement du même côté, c'était limité au fait de se débarrasser d'Assad. Mais je pense que, dans l'ère post-Assad en Syrie, une grande partie des fondements de cette alliance, ou de cette coalition, commencerait alors à disparaître. Et comme vous l'avez dit, les Israéliens et les Turcs, en particulier, se voient désormais dans des camps opposés quant à savoir qui devrait contrôler ce territoire, ou du moins y exercer son influence.

Mais à quel point est-ce stable ? Je veux dire, est-ce que ça peut rester comme c'est aujourd'hui, ou est-ce que vous voyez quelque chose exploser là aussi ? Parce qu'on a l'impression que toute la région se déstabilise. Vous avez évidemment évoqué l'Iran. Vous avez parlé de la Turquie. Maintenant, il y a le Yémen qui bloque la mer Rouge. Il y a beaucoup de variables difficiles à contrôler. Je m'attends presque à ce qu'il se passe quelque chose en Syrie bientôt. Mais à quel point est-ce stable ? Ou pensez-vous que cela puisse rester comme c'est aujourd'hui dans un avenir prévisible ?

#Joe Kent

Plutôt instable. Je veux dire, encore une fois, je n'ai jamais été un admirateur de Shara. Je pense qu'au fond, c'est toujours un terroriste d'Al-Qaïda. Cela dit, c'est un peu lui qui maintient tout le pays ensemble, parce qu'il a des relations avec toutes les différentes factions qui l'ont porté au pouvoir. Il a aussi dû récemment absorber, probablement, près de cent mille personnes déplacées à l'intérieur du pays, qui étaient retenues dans différents camps de déplacés. Ces camps étaient en quelque sorte des incubateurs pour l'État islamique. Il s'agissait des familles de membres de l'État islamique, et même de certains membres de l'État islamique eux-mêmes, qui étaient en fait maintenus dans des zones de confinement. Il a dû les réintégrer, en gros, dans sa population. Il ne les a pas remis dans des camps. En gros, on les a simplement laissés retourner parmi la population générale.

Et puis, toutes les différentes factions djihadistes qui se sont alignées autour de HTS, autour de Shara, pour finalement entrer en action et renverser Assad... Il y a toujours eu un débat sur le contrôle qu'il peut réellement exercer sur ces différentes factions. Beaucoup d'entre elles sont encore littéralement dirigées par des combattants étrangers qui ont prêté allégeance à Al-Qaïda. Parfois, elles écoutent Shara, et parfois, elles ne l'écoutent pas. La question est donc désormais la suivante : combien de temps Shara peut-il s'en sortir en étant proche des États-Unis, avec Trump qui dit des choses comme : « Oui, je pense que Shara devrait s'en prendre au Hezbollah » ? Et peut-être que certains d'entre eux veulent tout simplement aller combattre les chiites.

Mais je pense qu'il lui sera très difficile de conserver, très longtemps, ne serait-ce qu'une tolérance générale envers les Israéliens, à cause de la base qui l'a porté au pouvoir. Ça va être source de tensions. Donc je pense que c'est sans doute l'un des facteurs les plus importants, et les plus négligés, qui se jouent là-bas. Mais en même temps, l'existence de Shara, et la manière dont l'

Occident et les Israéliens l'ont en quelque sorte adopté, ont vraiment, je pense, renforcé le soutien à Hezbollah, y compris au Liban même. Il y a probablement même des non-chiites qui se disent : « Oui, je me souviens de la dernière fois où Daech était aux commandes et qu'ils ont franchi la frontière. Les seuls à nous avoir sauvés d'eux, c'était Hezbollah. »

Et donc, je pense que beaucoup de Libanais, dans leur système très complexe, se disent : eh bien, nous ne soutenons pas vraiment le désarmement du Hezbollah, quel qu'il soit, parce qu'ils constituaient un rempart contre les coupeurs de têtes qui étaient juste à notre frontière auparavant. Même chose en Irak. Nous disons aux milices chiites irakiennes qu'elles doivent se démobiliser et intégrer le gouvernement irakien. Je pense que c'est déjà bien engagé, mais il y a certaines factions. Et je pense que beaucoup d'Irakiens vont dire : je ne sais pas. Nous avons besoin de ces gars-là à cause de ce qui s'est passé dans le passé. Pas seulement il y a dix ans, quand l'État islamique a franchi la levée de terre et s'est emparé de vastes zones de l'Irak. Donc oui, je pense qu'en Syrie, il y a clairement des braises sous les cendres qui pourraient repartir très, très vite. Sans parler de tout ce qui se passe avec les Turcs, dont nous venons de parler.

#Glenn

Comment voyez-vous, là encore, la stabilité du Liban et de l'Irak ? Parce que vous avez dit tout à l'heure que les Israéliens avaient très bien joué leurs cartes. J'ai pensé la même chose pour le Liban. Je veux dire, l'accord qu'ils ont conclu avec le gouvernement semblait mettre le gouvernement libanais en opposition avec le Hezbollah, et pouvait potentiellement déclencher une guerre civile là-bas. Cela semblait être un bon coup pour Israël, s'ils veulent, en substance, sous-traiter le conflit. Pas d'un point de vue moral, mais stratégique. Si c'est l'objectif, c'est une bonne façon de s'y prendre. Mais il y a aussi l'Irak. Comme vous l'avez dit, ces tensions internes sont en quelque sorte tiraillées entre les États-Unis et l'Iran. On voit beaucoup de milices. L'Irak opère désormais plus près du Koweït. Les Iraniens pourraient leur donner une occasion d'absorber le Koweït à l'avenir ? Je veux dire, à quel point est-ce stable ? Vous attendez-vous à voir quelque chose se produire ? Je sais que vous n'avez pas de boule de cristal, mais selon vous, quelle est la probabilité qu'il se passe quelque chose d'important, peut-être vers la fin ?

#Joe Kent

Je veux dire, ça pourrait tout à fait arriver du côté libanais. Vous savez, chaque fois qu'on a dû élaborer une sorte de plan visant à affaiblir le Hezbollah, ça a fini par rendre le Hezbollah encore plus puissant. Comme toutes les différentes choses qu'Israël leur a faites au fil des années. La décapitation stratégique menée par les Israéliens était plutôt, plutôt impressionnante. Les bipeurs, les talkies-walkies, l'assassinat de Nasrallah. Je n'ai jamais pensé qu'ils allaient tuer Nasrallah. Donc, oui. C'est ça, avec les Israéliens. Ils peuvent être très brillants tactiquement, et très, très efficaces sur le plan tactique. Mais stratégiquement, ça n'a jamais vraiment semblé fonctionner pour eux.

Et à mon avis, c'était vraiment stupide de notre part de nous précipiter pour conclure cet accord parallèle. Non seulement parce que ça sapait le protocole d'accord, mais aussi parce que, quand on en regarde les fondements, ça nous plaçait — ça plaçait le CENTCOM — au milieu. En gros, on joue les arbitres entre les différentes factions au Liban. Écoutez, on a déjà essayé ça dans les années quatre-vingt, et ça s'est terminé en tragédie, avec des Marines américains tués dans un attentat du Hezbollah. Donc, encore une fois, je ne vois tout simplement pas de scénario qui puisse bien tourner, où nous, en tant qu'acteurs extérieurs, on arrive, on essaie de rallier certaines minorités, et on leur dit : maintenant, vous devez vous retourner contre le Hezbollah. Du point de vue israélien, comme vous l'avez dit, c'est une recette pour provoquer des conflits internes là-bas, et les Israéliens sont parfaitement à l'aise avec ça. C'est une autre chose que, je pense, nous n'avons jamais vraiment pleinement intégrée. Les Israéliens sont à l'aise avec le chaos.

Et très souvent, dans les stratégies israéliennes, l'objectif, c'est le chaos. Ils ne viendront jamais nous le dire, parce qu'ils savent que les Américains, avec notre mentalité occidentale américaine, on a une aversion pour le chaos. On veut voir un problème mathématique simple : vous soutenez ces gens-là et ces gens-là, ça affaiblit les autres, puis tout le monde part vers le coucher de soleil. C'est comme ça que fonctionne l'esprit américain. Mais les Israéliens, eux, acceptent tout à fait qu'il y ait un certain degré de chaos sur place. Donc, je pense que, là encore, le Liban est une poudrière. Et maintenant, les Iraniens ont fait quelque chose de très intéressant : ils ont inclus le Hezbollah au Liban dans les deux ou trois derniers cycles de négociations. Avant, ils pouvaient lui apporter un soutien clandestin. Tout le monde savait que ce n'était pas vraiment clandestin, mais on savait que l'Iran soutenait le Hezbollah. En revanche, ils ne l'intégraient pas ouvertement à quelque type d'accord que ce soit.

Les Iraniens ne disaient pas : « Et le Hezbollah, alors ? » pendant les négociations sur le JCPOA. Mais ils le disent maintenant, parce qu'au fond, les Iraniens disent : « Hé, nous pouvons exercer notre puissance dans l'ensemble du Moyen-Orient. » C'est pour ça qu'il y a environ un mois, ou peut-être un peu plus, ils ont lancé une attaque balistique contre Israël, en réaction aux actions d'Israël au Liban. Donc, ce vieux jeu qui consistait à opposer une faction à une autre sans que les Iraniens ne fassent quoi que ce soit, c'est terminé. Mais nous continuons à agir comme si c'était encore le cas. Nous continuons à agir comme si on était encore dans les années 1980 là-bas. L'Irak est aussi très intéressant. Nous avons de bonnes relations avec le gouvernement irakien, mais nous oublions parfois que le gouvernement irakien, c'est le parti chiite Dawa.

C'est le Corps Badr. Ce sont des gens très étroitement liés aux Iraniens. La plupart sont pragmatiques et veulent vraiment avoir de bonnes relations avec nous. Ils veulent de la stabilité. Ils veulent entretenir de bonnes relations commerciales avec l'Iran. Ils ne veulent pas retomber dans les conflits confessionnels. J'ai passé beaucoup de temps dans l'armée et en Irak. Et j'y suis retourné trois fois en tant que directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme. L'Irak est un très bon

partenaire en matière de lutte antiterroriste, lorsqu'il s'agit de combattre Daech et Al-Qaïda. Nous devons comprendre qu'une grande partie de ce gouvernement, une grande partie de l'armée, mais surtout les Forces de mobilisation populaire, ne sont pas loyales à l'Iran. Pas toutes, en tout cas.

Il y a différentes factions plus petites, mais ce sont celles-là qui sont les plus capables. Ce sont elles qu'on voit mener les attaques de drones, les attaques balistiques. Mais il y en a beaucoup d'autres qui sont là et qui, si nous poursuivons une guerre massive contre l'Iran, au moment décisif, surtout s'il y a une fatwa de l'ayatollah Sistani, un religieux iranien qui vit à Najaf, en Irak, vont nous faire entrer dans un tout autre monde. Et nous sommes un peu sur le fil du rasoir à cet égard. Donc, les dirigeants que nous avons contribué à installer à Bagdad nous disent probablement tout ce que nous voulons entendre, et ils feront probablement la plupart des choses que nous voulons qu'ils fassent.

Mais il y aura un point de rupture. Et l'Irak reste un pays à majorité chiite. Il entretient des liens de parenté anciens avec l'Iran, mais aussi une hostilité qui remonte à la guerre d'Irak. Donc, c'est compliqué. Mais je pense qu'il existe un scénario, si nous continuons à pousser les choses dans cette direction, où des éléments des milices irakiennes pourraient entrer au Koweït et y faire quelque chose au nom des Iraniens, pour se rallier à cette bannière de la résistance. Donc tout cela est possible. Tout est sur la table. Plus nous escaladons à l'intérieur de l'Iran, plus, je pense, nous nous rapprochons d'un événement catastrophique, où l'Iran utilise ses groupes relais de manière très efficace.

#Glenn

Oui, je pense que la grande carte à jouer, comme vous l'avez dit tout à l'heure, c'était de faire intervenir le Yémen pour les aider à fermer la mer Rouge. Je pense que cela va être un désastre complet pour l'économie mondiale. Mais, globalement, qu'est-ce que vous voyez se produire maintenant ? Je veux dire, encore une fois, vous n'avez pas de boule de cristal, mais vous voyez tous les différents acteurs, leurs intérêts, et la direction que prend tout cela en matière d'escalade. Y a-t-il quelque chose que vous surveillez particulièrement, un sujet qui vous préoccupe spécifiquement ?

#Joe Kent

Tout dépend de la mesure dans laquelle les Houthis décideront de fermer le détroit de Bab el-Mandeb. Je veux dire, s'ils maintiennent cette pression, comme ils le font en ce moment, en ne laissant tout simplement pas passer les pétroliers saoudiens, je pense que ce sera suffisamment efficace. Et ça, combiné au détroit d'Ormuz, nous mettrait dans une impasse économique. Le président Trump se retrouverait alors à la croisée des chemins. Il pourrait soit se retirer, ce que je préconise depuis le premier jour : se retirer de toute cette affaire, repartir sur de nouvelles bases diplomatiques, utiliser l'allègement des sanctions économiques, et cetera, pour rouvrir les détroits. Ou alors... et c'est ce que je crains qu'il fasse.

Il va essayer d'employer la force militaire, ce qui va, en quelque sorte, mener à l'un des scénarios horribles dont on vient de parler. Et là, vous vous retrouvez dans la vallée des conséquences imprévues. Vous pensez avoir un plan, mais quand les balles, les missiles balistiques et les drones se mettent à voler, vous n'avez pas forcément encore de plan. Ce que je crains, c'est l'embranchement auquel les Iraniens sont confrontés. Et je ne sais pas de quel côté ça va tomber. Je pense qu'il y a beaucoup de dirigeants stratégiques très pragmatiques, très patients, en Iran, qui se disent : si nous maintenons le statu quo pour l'instant, si nous continuons à repousser lentement les Américains loin de notre frontière, tout en veillant à fortement restreindre le détroit d'Ormuz, et en faisant en sorte que les Houthis restreignent fortement la mer Rouge, alors, avec le temps, probablement en seulement quelques mois, nous allons vraiment mettre les Américains dans une très, très mauvaise position.

Cela va, stratégiquement, tourner à notre avantage. Ensuite, nous pourrions travailler avec la Chine. Nous pourrions travailler avec l'Iran. Nous pourrions commencer à régler les transactions pétrolières en yuans, et non en dollars. Ça va vraiment porter un coup dur aux Américains. Mais je pense qu'il y a aussi une autre faction, en Iran, qui dit : « Pied au plancher. Infligeons de lourdes pertes aux Américains. » Et puis, s'ils veulent une guerre, qu'ils viennent. Nous leur infligerons encore de lourdes pertes. Et je pense que beaucoup d'entre eux disent en ce moment : « Si nous ne faisons pas ça, si nous ne ripostons pas très durement à l'Amérique tout de suite, premièrement, sur le plan intérieur, nous allons avoir des problèmes, parce qu'ils ont tué notre guide suprême. »

Vous savez, la culture chiite du martyr, combinée au nationalisme, c'est quelque chose de très puissant. Mais je pense aussi qu'ils disent, de manière pragmatique, du point de vue de la dissuasion, un peu comme les faucons ici, aux États-Unis, qui disaient : « Cela fait quarante-sept ans que les Iraniens sont en guerre contre nous. » Je pense que leurs homologues en Iran disent : « Cela fait quarante-sept ans que nous subissons cette agression. Des pays à nos frontières ont été envahis. Ils viennent de tuer notre Guide suprême. La liste est longue. Si nous ne les frappons pas maintenant, tant que nous avons l'élan, nous n'aurons plus jamais cette occasion. »

Et c'est pour ça que je redoute un scénario avec des pertes massives. J'ai presque l'impression que les Iraniens nous provoquent pour qu'on intervienne, dans une sorte d'incursion terrestre. Je pense donc que cette situation peut prendre deux voies différentes. Encore une fois, j'espère que le président Trump aura un moment de lucidité, qu'il réalisera à quel point c'est grave, et qu'il s'en retirera, comme le ferait un homme d'affaires. Je veux juste qu'il remette sa casquette d'homme d'affaires. Je veux que le Donald Trump de deux mille dix-neuf refasse surface, ne serait-ce qu'un bref instant, pour nous sortir de ce pétrin. Mais chaque jour, chaque seconde que cela dure, je pense que cette fenêtre d'opportunité se referme de plus en plus.

#Glenn

Oui, il y a aussi des inconnues, ce qui est très préoccupant. Et comme vous l'avez dit, il y a la loi des conséquences imprévues. Je pense qu'on ne mesure pas vraiment cela. Je crois que c'est Mike Tyson

qui disait que tout le monde a une stratégie jusqu'à ce qu'il se prenne un coup de poing en pleine figure. J'y pense souvent parce que...

#Joe Kent

Des mots qui devraient nous guider.

#Glenn

Oui, tout à fait. J'ai juste une dernière question, sur... disons, la politique interne à Washington. Vous et Tulsi Gabbard étiez, si l'on peut dire, les champions de la fin des guerres sans fin. Et Tulsi Gabbard n'a pas adopté une position aussi ferme que la vôtre sur ce sujet. Je me suis dit que, vous savez, à Washington, chacun doit jouer le jeu à sa manière. Mais elle a fini par démissionner elle aussi. Est-ce que ça vous a surpris qu'elle n'adopte pas une position, disons, plus fondée sur les principes contre une nouvelle guerre sans fin ?

#Joe Kent

Pas vraiment. Enfin, j'étais là pendant un bon moment, donc je voyais assez bien quelle était sa stratégie. Je pense qu'elle croyait avoir davantage d'influence en agissant de manière plus discrète. Et puis, elle était au premier plan... elle faisait partie du cabinet du président. Donc je pense qu'elle estimait qu'en acceptant ce poste, son rôle était de garder privées toutes les critiques et tous les conseils. Mais il faudrait lui poser la question pour avoir une réponse claire. Je ne sais donc pas vraiment quel était exactement son raisonnement, mais c'est mon impression générale : elle pensait être plus efficace de cette manière.

Et puis son mari a reçu un diagnostic de cancer, et elle a dû se retirer. On verra ce qu'elle fera à l'avenir, vous savez. Mais encore une fois, perdre Tulsi au sein du gouvernement, c'est une grosse perte. Parce que les voix qui prônent davantage de réalisme et de retenue sont, je pense, très, très limitées aujourd'hui au sein du gouvernement. Évidemment, le vice-président, dont nous avons parlé tout à l'heure, est lui aussi dans une position difficile. Mais je ne sais pas de quel soutien il dispose aujourd'hui quand il dit : « Hé, je pense que c'est une mauvaise idée. » Donc, ne plus avoir Tulsi dans la pièce, c'est une grosse perte.

#Glenn

Oui, tout à fait. Merci beaucoup de nous avoir accordé autant de votre temps. Ça a été très instructif. Donc, encore merci.

#Joe Kent

Quand vous voulez, Glenn. Merci beaucoup.